

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) — les vacances exceptées.

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :  
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre  
Etranger, . . . 7 fr. 50  
Il est strictement payable à l'avance.

## LA FEUILLE

Vidimus enim Sietlam ejus...  
(Les Mages. Matt. II, 2).

Et décembre est venu.

Dans la forêt toujours verte et vivante des sapins lourds, des pruches et des cèdres, les chênes et les trembles, les saules, les tilleuls et les frênes, les merisiers et les ames ne sont plus qu'une forêt morte et le moindre ornithochlone—rouge-gorge, pitelet ou verdier, bouvreuil, ou loriot, pinson, bergeronnette ou mesange, pivert, corvidette ou pierrot, linotte, engoulevant ou colibri,—se laisserait d'y chercher encore ce qu'il peut couramment falloir de feuillage et de pénombre pour défendre une nichée contre le soleil, les regards et les rosées matinales: car, c'est décembre, et, pendant que, sur le vert assombri des sapins toujours vivants, des épinettes et des pruches,—appendues aux rameaux fiers des sortiers ou des aubépines, des aulnes, des alisiers ou des charmes, quelques grappes attardées, cormes, akènes ou druses, haïes, samares, cernelles ou chatons, se découpent en d'étranges floraisons de sang cristallisé, d'indigo, de rouille ou de cuivre tordu.

Car, c'est l'automne et c'est décembre—et c'est la neige qui déjà tourbillonne longuement dans le silence attristé des nuits sans lune et des jours sans hirondelles, des soirs sans crépuscule et des matins sans aurores—et c'est l'hiver qui revient.

Fougères, saxifrages et mousses, hydrites, jones et sagittaires, brions, lycopodes et prêles, lavandes, capillaires et liserons, graminées, salsepareilles et ginsengs, violettes, aïrelles, balsamines et roseaux, claytonies et calchiques, bluets et perce-neige, primevères, celladones et menthes, trèfles, chanvres et mourons, pimprenelles, anémones et mélilots, myrtes, pariétaires, sensitives, renouées et tanaisies, tout n'est déjà plus—car, c'est décembre.

Et c'est à peine si, de distance en distances, et malgré les neiges qui s'amoncellent et pondroient silencieusement, on pourrait voir encore quelque brin de phléole rousse, quelque hampe de jusquiame ou quelque tige d'armoise, s'immobiliser en son émoi de givre ou se denteler de grésil: car, c'est l'automne—et sur toutes ces choses qui furent des bruissements et des parfums, des couleurs, des fleurs et des herbes vivantes, la neige, comme une pluie de blancheur et d'oubli, de silence et de miroitements, tombe et demain sera l'hiver.

Et pourtant—et malgré la brise et la neige et décembre—et malgré l'hiver qui revient, une dernière feuille, au sommet d'un vieil érable rugueux et moussu, reste encore, et persiste et demeure quand même—toute épuisée de sève et toute frêle, toute morte et toute éblouie de vermeil et de vermillon, d'azur et de lilas diaphane—et si lumineuse, en sa parure de feuille morte qu'un lapidaire l'aurait crue faite d'améthyste, d'ambre et de rubis, de chrysoïthe, d'escarboucle et d'émeraude, de corindon, de turquoise, d'opale, de saphir, de cornaline—et si jolie qu'un artiste l'aurait prise pour une étoile fanée si les étoiles tombaient, comme les feuilles, pour achever de mourir et si rayonnante qu'un poète aurait pu dire qu'avant de se résigner à n'être

plus, les fleurs du voisinage, églantines et violettes, liserons et boutons d'or, avaient du moins voulu léguer quelque chose de leurs éphémères splendeurs à cette feuille oubliée—comme il arrive, chez les humains, que ceux qui partent laissent une parcelle de leur âme à ceux qui restent.

Mais, il devait advenir ce qui devait advenir: si bien qu'un soir—et quand même, la pauvre feuille d'érable, à son tour disparut et s'en fut, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, toute lumineuse et toute morte, en un tourbillonnement suprême.

Et ce fut un étrange périple où passèrent pêle-mêle les océans de neige et les océans d'azur et les continents et les nuits et les aurores et les déserts et les collines et les abîmes, et les ornières et les bruyères et les bosquets et les ruisseaux, et les javeaux et les ravins et les granits et les sables roux et les plages et les jungles,—pêle-mêle: cependant que, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, l'humble feuille passait—avec la bise qui chante sans savoir combien triste est ce qu'elle chante.

Et ce fut un étrange périple qui dura, nul ne saura jamais combien d'heures ni combien de jours et de nuits: car, l'espace est à la bise et les feuilles qui tombent vont tomber où la bise, ou plus tard ou plus tôt, s'en ira les faire tomber.

Et c'est ainsi qu'après avoir longuement plané dans tout cet infini de ciels inconnus et d'espaces immenses, l'humble feuille, un soir, allait, comme un papillon que des ailes épuisées ne supportent plus, s'écraser quelque part en quelque plaine anonyme, lorsqu'un dernier caprice et qu'un dernier soubresaut de la bise la fit s'engouffrer en tourbillon, dans une caverne sombre, et la jeta, toute empourprée, toute frêle et toute d'or, sur les genoux d'une humble femme qui reposait dans cette caverne, auprès d'une crèche où vagissait un nouveau-né—car, c'est le sort des feuilles mortes de tomber où la bise qui les cueille s'en va les faire tomber.

Et voici qu'auprès de cette crèche où vagissait son nouveau-né, la Vierge priait et sanglotait silencieusement lorsqu'elle vit, dans son extase, une lourde croix qui se dressait, tout là-bas, sur un Calvaire—ce, pendant qu'une larme s'échappait inconsciemment de sa paupière mi-closée et rotait, comme une perle fluide, sur la feuille morte de tantôt—ce, pendant qu'un ange se penchait, en souriant, pour cueillir et cette feuille et ce pleur éblouissant, et prenait son envol pour aller les lancer ensemble dans l'infini d'un ciel d'azur.

Et ce soir-là, lorsque les vieux mages chaldéens, Melchior, Gaspar et Balthazar, sortirent tous trois pour interroger le firmament, ils virent à l'horizon, resplendissant une planète qu'ils ne connaissaient pas—et dès lors, ils comprirent qu'un Homme-Dieu venait de naître quelque part, du côté de la Palestine—ils avaient vu son Étoile dans la nuit.

G. de M.

## LES PRÉSENTS

(INÉDIT)

Que m'apportez-vous, ô petite Fée  
Aux yeux d'ombre claire et de gui coiffée,  
Par ce triste soir ?  
Dans le geste doux qui vers moi se penche,  
Que sortira-t-il de votre main blanche ?  
—L'espoir.

Que m'apportez-vous, ô petite Fée ?  
Vous savez mon âme ardente assoiffée  
Tout le long du jour...  
Pour calmer enfin sa ferveur muette,  
Que donnerez-vous encore au poète ?  
—L'amour.

Que m'apportez-vous, ô petite Fée  
Qui portez vos dons comme un beau trophée,  
De meilleur encore ?  
—Je puis te donner, maternelle et sûre,  
Pour guérir ton cœur de toute blessure,  
La mort...

Albert LOZEAU.

## Henri Julien

L'artiste qui a le mieux évoqué toute la poésie du Noël canadien, ce fut assurément Henri Julien, mort il y a à peine quelques années, et dont le souvenir ne survit que dans la mémoire de quelques fidèles. Ceux d'il y a vingt ans se rappellent encore les belles compositions dont cette fête était le prétexte. En de larges dessins, clairs comme sa pensée, l'habile artiste évoquait les réjouissances des foyers canadiens: "La messe de minuit", le retour de l'église par la nuit étoilée, le réveillon... Ces scènes charmantes ont la saveur des choses très douces et la gravité des "faits d'histoire".

Sans vouloir préjuger de l'avenir, nous croyons que la place que l'on fera à Julien dans l'histoire de l'art canadien sera nécessairement considérable. Ce simple dessinateur attelé du matin au soir à une besogne déprimante a fait preuve d'une telle tempérament artistique, et marqué d'une si forte empreinte l'oeuvre gigantesque qu'il a laissée, que les critiques à venir verront en lui comme le pionnier de cet art national dont nous rêvons tous l'avènement. Ce sera assurément son plus beau titre de gloire.

De toute son âme et de tout son coeur il était français et canadien et, à défaut d'autres témoignages, nous aurions celui de ses oeuvres.

On eût dit que quelque chose de la sève des grands érables qui ombragèrent son berceau, avait coulé dans ses veines, et que la surabondance de vie qui s'épanchait en son âme ardente, n'était que le trop plein de cette sève puisée aux profondeurs du vieux sol où dorment les aïeux. Voilà pourquoi la partie de son oeuvre où il a mis le meilleur de son talent et de son coeur est précisément celle qu'il a consacrée à faire revivre le passé dans la peinture des moeurs et des coutumes du "bon vieux temps".

Julien avait à peine vingt et un ans lorsqu'il débuta dans les feuilles illustrées du temps: l'"Opinion Publique", "The Canadian Illustrated News" et "The Hearstone". Lorsqu'éclata l'insurrection du Nord-Ouest, en 1871, il accompagna le corps de Police montée qui parcourut les vallées de la Rivière Rouge, et les croquis qu'il remporta de ces lointaines contrées furent toute une révélation. Il serait trop long d'énumérer tous les journaux auxquels il collabora; qu'il suffise de rappeler que le "Monde Illustré" de

Paris publia de lui des esquisses qui furent fort remarquées. En 1888, il entra au service du "Star" de Montréal; pendant vingt ans il occupa, dans les bureaux de ce journal, les fonctions de chef du département des dessinateurs, donnant à tous l'exemple du travail le plus opiniâtre. Au reste, il justifia toujours la confiance qu'on avait mise en lui.

Observateur avisé, Julien avait ce coup d'oeil sûr et rapide qui sait tirer des choses ce qu'elles ont d'essentiel et de durable. Par une gymnastique sans cesse entretenue, son regard avait acquis une sensibilité et une acuité surprenantes. Et pourtant, cet improvisateur à l'emporte-pièce, qui maniait le crayon et la plume avec une aisance incomparable, se défiait de sa trop grande facilité à produire. Il comprenait mieux que tout autre qu'une image doit passer par le cerveau avant d'être formulée. Aussi, malgré les ressources inépuisables de son talent, jamais il ne lâchait la bride à son imagination et ne se livrait à ces brillantes "improvisades" qui masquent mal la vérité, sachant bien que le "ché" ne saurait suppléer à la nature. Dans le moindre de ses croquis ce que l'on remarque tout d'abord, c'est une "conscience" qui ne triche pas avec elle-même et dont l'honnêteté et la franchise s'accusent par le trait ferme et juste, par la distinction de la tenue et surtout par une émotion facilement communicative.

L'habitude de la réflexion et de l'observation, ajoutée à une curiosité toujours en éveil, avait fini par "meubler" son intelligence de documents précieux et rares dont il usait largement, mais toujours avec un tact et une mesure qui donnaient une haute idée de son sens artistique. Son cerveau était comme un musée où s'étaient amassées les richesses d'une longue expérience au contact des hommes et des choses. Ses albums et ses cahiers de croquis n'étaient que des "indicateurs", des catalogues de tout ce que renfermait son cerveau; car sa mémoire était prodigieuse, surtout la mémoire de l'oeil, phénomène qui ne se rencontre que chez les artistes magnifiquement doués. On en eut la preuve le jour où, au sortir d'un hôpital où le fameux Dr Lorenz avait exécuté l'une de ces brillantes opérations chirurgicales qui l'ont rendu célèbre, Julien se vit brutalement arracher ses croquis par un interne trop zélé. Rentré au journal, il refit de mémoire la scène qu'il avait eue sous les yeux et surtout esquissa avec tant de fidélité la phy-

(Suite de la 6ème page)